

À la recherche de l'Atlantide

Ignatius Loyola Donnelly, fils d'immigrants irlandais catholiques, naquit à Philadelphie en 1831. Son père étant décédé alors qu'il était encore enfant, c'est grâce au travail acharné de sa mère qu'il parvint à faire des études et à sortir diplômé de la prestigieuse École supérieure de Philadelphie pour commencer une carrière en droit. Il débuta comme clerc chez un avocat et, en trois ans, devint lui-même membre du barreau avec sa propre clientèle. Pourvu de dons d'orateur remarquables, il se dirigea vers la politique et, pour un Américain d'origine irlandaise et catholique en ce milieu du XIX^e siècle, cela voulait dire vers le parti démocrate. Malgré des débuts prometteurs à Philadelphie, le jeune avocat décida de suivre le conseil célèbre du fameux journaliste Horace Greeley : "Go West, young man !" Il s'associa avec un ami nommé John Nininger et, ensemble, ils quittèrent la Pennsylvanie en 1856 pour chercher fortune dans l'Ouest. Les deux compagnons s'installèrent au Minnesota. Dans ce territoire qui se peuplait rapidement, ils se lancèrent dans l'immobilier et fondèrent une ville baptisée Nininger City. Puis, Donnelly se tourna à nouveau vers la politique. Comme la guerre de Sécession s'annonçait et que le parti démocrate devenait de plus en plus exclusivement un parti du Sud esclavagiste, il transféra son allégeance au parti républicain. En 1859, le Minnesota était devenu un État dont Donnelly se fit élire lieutenant-gouverneur. Trois ans plus tard, il occupait un siège de représentant au Congrès de Washington.

Il fut rapidement considéré comme le porte-parole de la population du Minnesota grâce à ses exceptionnels talents d'orateur. Bien qu'ayant échoué à se faire réélire au "Congrès radical" qui dominait Washington à la fin de la guerre de Sécession, il demeura un homme politique important dans son État. Animateur d'un important mouvement populiste agricole, il s'intéressa aussi fortement à l'expansion territoriale des États-Unis et se fit remarquer en prônant énergiquement l'annexion au Minnesota de la région de la Rivière rouge, dans l'actuel Manitoba, où en 1869-1870 les Métis avaient formé un gouvernement provisoire sous la direction d'un jeune avocat nommé Louis Riel. "Si les révolutionnaires de la Rivière rouge se sentent encouragés et appuyés par l'amitié déclarée du peuple américain, nous pourrions voir dans quelques années, quelques mois peut-être, la Bannière étoilée flotter sur fort Garry, sur les eaux de Puget Sound, et le long des côtes de Vancouver." écrivit-il dans une lettre à la presse de Saint-Paul. Irlandais catholique, il donna aussi son appui officiel au mouvement fénien, cet ancêtre de l'Armée républicaine irlandaise, en lutte contre la Grande-Bretagne et qui tenta plusieurs invasions de l'Amérique du Nord britannique. Mais, finalement, les Métis ne demandèrent pas l'annexion de leur pays aux États-Unis, les fénians échouèrent dans leurs expéditions contre le Canada, et le "Nord-Ouest" des Américains devint l' "Ouest canadien". Après l'échec de ses projets expansionnistes, Donnelly, en 1878, posa une dernière fois sa candidature au Congrès fédéral. Voulant sans doute profiter de l'esprit de réconciliation qui succédait à la fin de l'occupation des États du Sud par l'armée nordiste, il réintégra les rangs du parti démocrate. Ce nouveau changement d'allégeance ne lui fut pas profitable, et il fut vaincu après une élection serrée dont il contesta, en vain, le résultat durant les deux années suivantes. Finalement, en 1880, désabusé, il abandonna définitivement la politique.

Depuis ses études à Philadelphie, Ignatius Donnelly n'avait cessé d'être passionné de lecture. Tout l'intéressait : archéologie, linguistique, géologie, histoire, etc. De retour au Minnesota, il commença à travailler avec acharnement à la

rédaction d'un livre sur le sujet qui était devenu sa nouvelle obsession. Peut-être pour oublier les échecs qui avaient mis fin à sa carrière, Ignatius Loyola Donnelly, perdu pour la politique du Nouveau Monde, se lança à la recherche d'un ancien monde perdu : il entreprit de démontrer l'existence du légendaire continent de l'Atlantide !

L'Atlantide ! Un continent légendaire, une civilisation disparue, le récit d'un cataclysme. Parmi les mythes issus de l'Antiquité classique, peu auront suscités autant d'intérêt, de passion, voire de fanatisme à notre époque. On estime aujourd'hui que le mythe de l'Atlantide a été le sujet d'environ 40 000 volumes à prétentions scientifiques, sans compter les romans, les nouvelles, les contes, les films et les œuvres scéniques. En 1869, Jules Verne en avait fait mention dans *20 000 lieues sous les mers*, qui devint un best-seller dans les années 1870. Il appartiendrait cependant à Ignatius Donnelly, politicien à la retraite, d'arracher l'Atlantide à l'Antiquité pour en faire un mythe moderne.

Mais d'abord, retournons aux origines. Et aux origines, il y a Platon.

Le jeune Aristoclès, auquel restera le surnom de Platon ("le Large"), naquit en 427 avant Jésus-Christ, à Athènes. La cité attique était alors au sommet de sa puissance politique. Puissance que brisa, du vivant même de Platon, une interminable guerre contre une autre cité, Sparte (la "guerre du Péloponnèse"). Platon venait d'une famille aristocratique apparentée, du côté paternel, à Codros, dernier roi d'Athènes et, du côté maternel, à Solon, célèbre législateur ayant vécu deux siècles plus tôt. La fin de la guerre et la défaite athénienne entraînèrent une suite de bouleversements politiques qu'il serait trop long de raconter ici mais qui eurent pour conséquence de soulever des doutes sur les traditions et les institutions de la cité. Parmi ceux qui se firent l'expression de ces doutes, on trouva Socrate, éternel questionneur, que les autorités finirent par faire exécuter. Parmi les disciples de Socrate se trouvait Platon qui, après la mort du philosophe, écrivit les *Dialogues* qui devaient transmettre à la postérité le contenu des discussions entre Socrate et ses disciples. Par ces *Dialogues* dans

lesquels il est difficile de faire la part de ce que Socrate a réellement dit et de ce que Platon lui fait dire, Aristoclès le “Large” devint un des philosophes les plus influents de l’histoire du monde occidental. La pensée de Platon, notamment, devait plus tard devenir un élément indissociable de la théologie chrétienne. Certains n’hésitent pas à dire que tous les penseurs occidentaux, depuis l’Antiquité, peuvent se rattacher à deux tendances : celle de Platon et celle de son rival, Aristote. Or, c’est dans deux des *Dialogues* de Platon que l’on trouve l’histoire de l’Atlantide.

Le premier de ces deux *Dialogues* est le *Timée*. Au début du texte, Socrate rappelle une discussion précédente, transcrite dans le Dialogue appelé *La République*, au cours de laquelle il évoquait ce que serait pour lui la cité idéale. Il regrette que cette cité ait été le fruit de son imagination et qu’il ne se trouve aucun poète pour en rapporter les exploits, les luttes, etc. C’est à ce moment qu’un de ses disciples, nommé Critias, prend la parole. Il raconte une histoire incroyable qui commence comme ceci :

Prête donc l’oreille, Socrate, à un récit qui, même s’il est tout à fait étrange, reste absolument vrai, comme l’a affirmé il y a longtemps le plus sage des sept sages, Solon. Solon avait des liens de parenté avec Dropide, mon arrière-grand-père, pour lequel il avait en outre beaucoup d’affection, comme il l’a fait lui-même savoir en maints endroits de son œuvre poétique. Devant Critias, mon grand-père, il raconta - récit que celui-ci à son tour dans sa vieillesse me fit de mémoire - que, dans le passé, notre cité accomplit de grands et admirables exploits, dont le souvenir s’est effacé sous l’effet du temps et en raison des catastrophes qui ont frappé l’humanité, mais que, parmi ces exploits, l’un surpassait tous les autres.

Les auditeurs demandent aussitôt à Critias de leur faire le récit de cet exploit. Le disciple raconte donc l’histoire que Solon aurait racontée à son grand-père et que celui-ci lui aurait répétée. Tout d’abord, Critias rappelle que Solon, après avoir rédigé les lois qui instauraient la démocratie à Athènes, avait jugé bon de partir en voyage à l’étranger pour permettre aux passions politiques de se calmer un peu.

Son voyage l'avait emmené en Égypte. Là, il rendit visite aux prêtres de la déesse Neith, à Saïs, ville du delta du Nil.

Un des prêtres du temple, au cours d'une discussion, évoqua l'ancienneté de la civilisation égyptienne comparée à la relative jeunesse de la Grèce. Il déclara que tous les Grecs étaient toujours des enfants *“par l'âme, car vous n'avez en elle aucune vieille opinion transmise depuis l'antiquité de bouche à oreille ni aucun savoir blanchi par le temps.*

Voici pourquoi. Bien des fois et de bien des manières, le genre humain a été détruit, et il le sera encore. Les catastrophes les plus importantes sont dues au feu et à l'eau, mais des milliers d'autres causes provoquent des catastrophes moins importantes”.

Le prêtre se lança ensuite dans le récit de plusieurs mythes grecs connus faisant état de catastrophes, déluges, pluies de feu, etc. Il expliqua que l'Égypte avait été protégée de ces désastres par sa situation géographique, les pays montagneux étant, selon lui, toujours plus touchés, et que c'était la raison pour laquelle les traditions anciennes étaient mieux préservées qu'ailleurs dans la vallée du Nil. Il déclara ensuite que, pour cette raison, les Athéniens avaient perdu la mémoire de leur propre histoire : *“En outre, la plus belle et la meilleure communauté parmi les hommes, vous ne savez pas que c'est dans votre pays qu'elle est née ; c'est d'eux que vous descendez, toi et l'ensemble de la cité qui est aujourd'hui la tienne, parce que jadis un peu de semence s'en est conservée. Mais vous avez perdu le souvenir de tout cela parce que, pendant plusieurs générations, ceux qui furent épargnés moururent sans avoir livré leur voix à l'écriture.”* Il décrivit ensuite la société athénienne telle qu'elle aurait existé neuf mille ans plus tôt, ressemblant étonnamment à la cité idéale imaginée par Socrate dans *La République*. Quant à l'exploit le plus mémorable réalisé par les anciens Athéniens, il ne serait agi de rien de moins que d'une guerre contre un empire oublié : l'Atlantide !

En effet, poursuivit le prêtre, nos écrits disent l'importance de la puissance étrangère que votre cité arrêta jadis dans sa marche insolente sur tout l'Europe et l'Asie réunies, lançant une invasion à partir de l'océan Atlantique.

C'est que, en ce temps-là, on pouvait traverser cette mer lointaine. Une île s'y trouvait en effet devant le détroit qui, selon votre tradition, est appelé les colonnes d'Héraclès. (L'actuel détroit de Gibraltar) Cette île était plus étendue que la Libye et l'Asie prises ensemble. (...) Or, dans cette île, l'Atlantide, s'était constitué un empire vaste et merveilleux que gouvernaient des rois dont le pouvoir s'étendait non seulement sur cette île tout entière, mais aussi sur beaucoup d'autres îles et sur des parties du continent. (...) À un moment donné, cette puissance concentra toutes ses forces, se jeta d'un seul coup sur votre pays, sur le nôtre et sur tout le territoire qui se trouve à l'intérieur du détroit, et elle entreprit de les réduire en esclavage.

Le prêtre décrivit ensuite comment les Athéniens avaient pris la tête d'une vaste coalition de peuples pour repousser les envahisseurs et libérer les pays déjà conquis. *“Mais dans le temps qui suivit se produisirent de violents tremblements de terre et des déluges. En l'espace d'un seul jour et d'une seule nuit funestes, toute votre armée fut engloutie d'un seul coup sous la terre, et l'île Atlantide s'enfonça pareillement sous la mer.”* Le dialogue entre Socrate et ses disciples se poursuit ensuite, débouchant sur des réflexions concernant les rapports entre le monde matériel et celui des Idées, concepts centraux de la philosophie platonicienne. Dans un autre Dialogue qui porte son nom, Critias revient à nouveau sur l'histoire de l'Atlantide. Il raconte comment, au début des temps, les dieux se partagèrent la Terre et que :

C'est ainsi que Poséidon ayant reçu en partage l'île Atlantide, installa des enfants qu'il avait eus d'une femme mortelle en un lieu de cette île que je vais décrire. Du côté de la mer, vers le milieu de la côte de l'île entière, il y avait une plaine qui, raconte-t-on, était la plus belle de toutes les plaines et qui avait toute la fertilité désirable. Or, dans cette plaine, encore une fois au milieu, (...) Il y avait une montagne partout d'altitude médiocre.

Le dieu de la mer creusa ensuite des canaux circulaires qui transformèrent l'île en une série d'anneaux concentriques de terre et de mer, en faisant une forteresse

imprenable. Les fils que Poséidon avaient eu d'une mortelle, au nombre de dix, reçurent l'île en partage. "À tous ses fils, Poséidon assigna des noms. Au plus âgé, c'est-à-dire au roi, ce nom fut celui dont justement toute l'île ainsi que la mer, nommée Atlantique, tirent leur dénomination, parce que le nom de celui qui exerça le premier la royauté fut Atlas." Les Atlantes furent donc les descendants d'Atlas, humains d'ascendance divine. L'Atlantide étant d'une richesse incroyable, pourvue d'une faune abondante, de bonnes terres et de gisements de métaux précieux, les Atlantes créèrent un gigantesque empire au centre duquel se trouvait un temple dédié à Poséidon et décoré d'or, d'argent et d'un métal inconnu des Grecs, l'orichalque. Critias décrit le culte atlantéen, impliquant des sacrifices de taureaux, ainsi que l'organisation de l'empire, sorte de fédération des dix rois d'ascendance divine.

Pendant de nombreuses générations, tant que la nature du dieu domina en eux, les rois restèrent dociles à la voix de leurs lois et gardèrent de bonnes dispositions à l'égard du principe divin auquel ils étaient apparentés. (...) Mais quand l'élément divin vint à s'étioler en eux, parce que cet élément avait été abondamment mélangé et souvent avec l'élément mortel, et quand le caractère humain vint à prédominer, alors, désormais impuissants à supporter le poids de la prospérité qui était la leur, ils tombèrent dans l'inconvenance et, aux yeux de celui qui fait preuve de discernement, ils apparurent moralement laids, parce qu'ils avaient laissé se corrompre les biens les plus beaux qui viennent de ce qu'il y a de plus noble.

La fin du Critias n'est pas parvenue jusqu'à nous. Le dernier fragment raconte une rencontre entre les dieux durant laquelle la décision est prise de châtier les Atlantes devenus corrompus. Il est facile de deviner que ce châtiment prit la forme de l'engloutissement de l'île raconté dans le *Timée*.

Le récit de l'Atlantide apparaît d'abord comme une fable morale et patriotique. Il souligne le contraste entre la vie ordonnée des anciens Athéniens et le faste barbare de l'empire d'Atlantide, dirigé par des rois d'origine divine, tout comme l'était l'empire perse, auquel les Grecs avaient

livré bataille un siècle avant la naissance de Platon. Les Atlantes, devenus un peuple corrompu soumis à des despotes, furent punis par les dieux pour leurs extravagances. Par ailleurs, Critias, parlant des institutions des anciens Athéniens déclara : *“Et à vrai dire, les revendications traditionnelles concernant notre territoire sont justifiées et véridiques.”* Les préoccupations politiques contemporaines de Socrate et de ses amis sont donc omniprésentes dans le récit atlantéen. Tout se passe comme si les Athéniens cherchaient à se consoler des déboires présents de leur patrie en s’inventant un passé glorieux, où ils auraient sauvé l’humanité de la tyrannie d’un empire fabuleusement puissant, leur supériorité morale étant démontrée par la destruction que les dieux infligèrent aux Atlantes. Socrate ajouta, dans le *Timée*, en parlant du récit fait par son disciple : *“(…) le fait que ce n’est pas une fiction mythique, mais un discours vrai, présente sûrement une très grande importance.”* C’est sans doute cette phrase, prononcée par un des penseurs les plus importants pour la culture occidentale, qui allait donner au récit de l’Atlantide un poids sans commune mesure avec les autres mythes hérités de l’Antiquité. Mais cette fascination de l’Atlantide allait s’exercer à très long terme. Dans l’immédiat, l’histoire rapportée par Platon ne suscita pas d’intérêt particulier. Platon demeura le seul auteur de l’Antiquité à avoir parlé de ce continent perdu. Un peuple nommé “Atlantes” fut bien mentionné par d’autres écrivains, tels Hérodote, 50 ans avant Platon, et Didodore de Sicile, au 1er siècle avant notre ère, mais ces Atlantes-là étaient simplement les habitants des monts Atlas, en Afrique du Nord... Plutarque, auteur d’une biographie de Solon, mentionna qu’il avait renoncé à “un grand ouvrage, consacré au récit ou au mythe de l’Atlantide” et que Platon s’était emparé plus tard du sujet, “le seul ouvrage que la sagesse de Platon a laissé inachevé”.

Les siècles passèrent. La Grèce fut conquise par les Romains. Le christianisme remplaça les religions traditionnelles. L’Empire de Rome céda la place aux royaumes germaniques et à la civilisation médiévale pendant que l’Islam gagnait le sud de la Méditerranée. Le récit de Platon, durant

tout ce temps, ne trouva que peu d'échos. Il était en désaccord avec la Bible et, en plus, le Moyen Âge fut une époque de grande popularité pour Aristote, qui fit oublier Platon.

Puis vint 1492 et la "découverte" de l'Amérique, en même temps que se produisait en Europe ce qu'on appelle la "Renaissance", qui était principalement un mouvement de redécouverte de la culture antique, dont les textes de Platon. En 1553, un auteur espagnol eut l'idée que l'Atlantide n'était autre que le nouveau continent découvert par Christophe Colomb. L'inconvénient de cette théorie était que l'Amérique n'était visiblement pas engloutie et que, de plus, c'étaient les Espagnols qui y avaient introduit les taureaux et les chevaux, animaux pourtant expressément mentionnés par Platon comme fort importants en Atlantide...

Néanmoins la redécouverte de Platon fit de l'Atlantide un thème littéraire à la mode, plusieurs auteurs y situant des sociétés plus ou moins idéales, dont le prototype fut l'*Utopie* de Thomas More. D'autres auteurs et scientifiques cherchèrent à situer géographiquement le continent mentionné par Platon. En 1675, un Suédois le situa dans son pays. L'Allemand Bock, en 1685, pensa à l'Afrique occidentale. Au XVIIIe siècle, l'Atlantide se promena entre la Palestine, la Grèce, la Sardaigne et le Spitzberg, entre autres. Le grand naturaliste Buffon émit l'hypothèse selon laquelle une partie de l'Amérique, ainsi que l'Islande et les Açores constituaient les vestiges d'une grande île de l'Atlantique qui aurait pu être le continent mentionné par Platon.

Mais c'est au XIX^e siècle que devait revenir l'honneur de "redécouvrir" l'Atlantide. Il y avait à cela des raisons scientifiques majeures. Les progrès de la géologie permettaient de constater des ressemblances frappantes entre les roches de certaines régions d'Amérique et celles de l'Ancien Monde. Les biologistes découvraient des liens de parenté entre les faunes de l'Amérique du sud, de l'Afrique et de l'Asie du Sud-Est. Des archéologues s'intéressant aux ruines des civilisations précolombiennes croyaient leur trouver des points communs avec celles du Proche-Orient ancien. Il n'existait aucune théorie permettant d'expliquer ces ressemblances et la tentation était grande de supposer qu'elles

avaient toutes la même cause. Une hypothèse possible était l'existence de terres, maintenant englouties sous les mers, qui auraient autrefois relié entre eux des continents maintenant séparés par les océans. D'autant plus que la majorité des géologues soutenaient des thèses "catastrophistes", c'est-à-dire que, selon eux, le globe terrestre avait dû évoluer pour prendre sa forme actuelle à travers une série de catastrophes brusques au cours desquelles des chaînes de montagnes s'étaient élevées, d'autres effondrées etc. Seule une minorité soutenait l'opinion émise par l'Écossais Charles Lyell, en 1829, selon laquelle "les causes des changements géologiques n'ont jamais été autres que celles qui se manifestent de nos jours, et elles ne se sont jamais manifestées avec une intensité plus grande." Les thèses "catastrophistes" avaient l'avantage d'être compatibles avec les Saintes Écritures puisqu'elles permettaient d'intégrer un récit comme le déluge.

Dans l'assortiment d'énigmes scientifiques qui préoccupaient les penseurs du XIX^e siècle, les civilisations précolombiennes occupaient une place particulière. D'une part, les chercheurs croyaient, dans leur majorité, que la civilisation devait être apparue en un seul point du globe et s'être diffusée ensuite depuis cet endroit. Comment expliquer alors l'existence de cultures avancées comme les Mayas et les Aztèques en Amérique avant l'arrivée de Christophe Colomb ? D'où leur était venue leur civilisation si évoluée ? D'autre part, le mépris dans lequel étaient tenus les Autochtones par la majorité des Blancs rendait quasi impensable que leurs ancêtres aient été les auteurs des remarquables monuments qu'on trouvait en Amérique centrale, au Mexique, dans les Andes, dans la vallée du Mississippi, dans le Sud-Ouest des États-Unis et ailleurs. On imaginait une "race supérieure" qui avait dû, jadis, dominer le continent et créer toutes ces merveilles. Mais cette race, d'où venait-elle et qu'était-elle devenue ?

C'est à ce stade de l'histoire que l'on retrouve Ignatius L. Donnelly qui croyait bien avoir trouvé la seule et unique réponse à toutes ces questions. Au début de 1881, l'ancien lieutenant-gouverneur du Minnesota fit la navette